

Nostalgies monochromes

Café de Flore — Canada / France 2011, 129 minutes

Julie Demers

Numéro 275, novembre–décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65379ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2011). Compte rendu de [Nostalgies monochromes / *Café de Flore* — Canada / France 2011, 129 minutes]. *Séquences*, (275), 52–52.

Café de Flore

Nostalgies monochromes

Café de Flore est charmant. Joli comme peut l'être un bouquet de roses, d'une beauté simple et commune —, un peu comme cette phrase. On retiendra de ce film d'amour sépia, gracile et aux accents minaudiers, le souffle de Vallée et le visage nu de Paradis. Malgré des qualités indéniables et un clinquant qui aurait dû plaire, ce mélodieux souvenir s'est vu supplanter au TIFF et dans la course aux Oscars par le discret **Monsieur Lazhar**. Un insuccès critique d'une étonnante prévisibilité.

Julie Demers



Le regret du passé

Même s'il valse entre deux époques, *Café de Flore* souffre d'être de son temps. Noyé par les sorties des longs métrages de Michel Monty, Tara Johns et Richard Roy, le dernier opus de Vallée offre au spectateur un énième film nostalgique. Triste constat: faisant suite à une série de polaroids aux accents vintage, le drame post-68 de Jacqueline perd beaucoup de son attrait. Le récit a beau être inaccoutumé, on ne peut s'empêcher d'espérer que le cinéma québécois guérisse de son spleen historique. Qu'ont donc les créateurs de la Belle Province pour s'accrocher si désespérément à la période des

Super 8. Il est à se demander si ces films n'ont pas tous été tournés dans les mêmes décors et sous le feu des mêmes projecteurs. On se prend même à constater l'esprit économe des financiers. Comme si les producteurs avaient demandé, à défaut d'obtenir des subventions suffisantes, aux costumières de recycler scène après scène de vieux habits défraîchis. Va pour les modes, va pour l'évocation, mais l'uniformité des tableaux surprend. Le spectateur québécois serait-il si bête qu'il importe de souligner par trois fois un retour en arrière?

...les cinéastes québécois d'aujourd'hui gagneraient beaucoup à transformer leur regret du passé en œuvre originale. De ce projet, Vallée a posé les premières pierres.

L'époque actuelle doit offrir un panorama plus varié. Seulement, Turpin semble avoir colorisé tous les photogrammes. Le présent tourne au bleu métallique et l'arrière-plan est javellisé par une lumière blanche. Il y a un peu de *Maelström*, d'*Un 32 août sur Terre* ou d'*Un crabe dans la tête* dans chacune des productions récentes. En ce qui concerne le montage, si un moment de suspension devient nécessaire, plaquer une musique aérienne (Sigur Rós, Ariane Moffat, Patrick Watson) suffit toujours. Du beau travail à la chaîne, certainement bien exécuté, mais qui manque d'un peu de fracas et d'irrévérence. L'ère dans laquelle on vit serait-elle vraiment si monochrome?

Ce portrait est plutôt grossier. Toujours est-il qu'un constat s'impose: les cinéastes québécois d'aujourd'hui gagneraient beaucoup à transformer leur regret du passé en œuvre originale. De ce projet, Vallée a posé les premières pierres. Il évolue de film en film, recompose des souvenirs et renouvelle sa forme, tout en omettant avec *Café de Flore* de construire une iconographie qui galvanisera un cinéma de nostalgie. *Mon oncle Antoine* et *Léolo* hantent toujours notre imaginaire, mais l'Histoire a aussi démontré que les pastiches de succès échouent bien souvent. Qu'on en finisse donc avec la rengaine — le Québec est prêt pour un cinéma qui, sans recouvrir le passé, le réinventera.

années 60? Doit-on pointer ces baby-boomers que l'on tente de séduire à tout prix? Est-ce symptomatique d'un malaise collectif, de l'absence de projets rassembleurs, du regret d'une certaine innocence? Quoi qu'il en soit, mettre en scène l'enfance dans le cadre enchanteur des années 60 est devenu au Québec un cliché. L'ironie du sort aura voulu qu'avec *C.R.A.Z.Y.*, Vallée ait réactualisé l'habitude; il en paie aujourd'hui le prix.

Rendons-lui tout de même ce qui lui revient: le réalisateur de *Liste noire*, au contraire de certains de ses collègues, ne verse pas dans la caricature passiste. Chez lui, pas de glorification du temps révolu ni de vague à l'âme sixties. Il ne paraît guère terrassé par le syndrome nostalgique du lendemain de la *Beat Generation*. La preuve en est que si ses œuvres dépeignent les années 60 sous le signe de la romance, la grisaille y domine. C'est à Montréal, aujourd'hui, que les drames trouvent leur dénouement heureux.

Difficile pourtant de ne pas voir dans *Café de Flore* un peu de Pool, Falardeau et compagnie. Tous les récents films d'époque proposent la même vision esthétique, frappante d'homogénéité. Le passé est ocre; la nostalgie, ombragée et ponctuée d'un rouge qu'on sature. Les appartements prennent des airs de brocante; le grain de la pellicule calque celui des

■ Canada / France 2011 — **Durée:** 129 minutes — **Réal.:** Jean-Marc Vallée — **Scén.:** Jean-Marc Vallée — **Images:** Pierre Cottureau — **Mont.:** Jean-Marc Vallée — **Son:** Jean Minondo, Martin Pinsonnault — **Dir. art.:** Patrice Vermette — **Cost.:** Ginette Magny — **Int.:** Vanessa Paradis (Jacqueline), Kevin Parent (Antoine), Hélène Florent (Carole), Évelyne Brochu (Rose) — **Prod.:** Pierre Even, Marie-Claude Poulin, Jean-Marc Vallée — **Dist.:** Alliance.